

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, GODFREY, et M^{lle}
NIVERLET, libraires;

A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'été).

Départs de Saumur pour Nantes.

6 heures 36 minut. soir, Omnibus.
4 — 10 — — Express.
2 — 58 — — matin, Express-Poste.
10 — 23 — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

8 heures 2 minut. matin, Omnibus.

Départ de Saumur pour Paris.

9 heures 49 minut. matin, Express.
11 — 50 — — Omnibus.
6 — 36 — — soir, Omnibus.
8 — 58 — — Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

7 heures 27 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 5.

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Il y a bien peu de personnes auxquelles la prise de Sébastopol n'ait suggéré cette question : « Que va-t-on faire désormais en Orient ? » Il est bien évident que nous n'avons pas le secret des cabinets ; mais les cabinets sont composés d'hommes comme nous, qui s'attachent à conformer leur conduite aux lois du bon sens et de la justice. Il n'est donc pas aussi difficile qu'on pourrait le supposer, le principe et le but de la guerre d'Orient étant bien connus, de pressentir avec assez d'exactitude la marche ultérieure et prochaine des événements en Crimée.

La guerre, il faut d'abord se le rappeler, a eu ce double but : préserver d'une invasion immédiate les Etats du Sultan, attaqués sans motif raisonnable par les armées russes ; assurer dans l'avenir l'intégrité de l'empire turc et la sécurité de l'Europe.

Par la retraite de l'armée d'invasion au-delà du Pruth, et par la fuite de l'escadre russe dans le port de Sébastopol, le premier but des alliés se trouvait atteint. Leur présence en Orient avait suffi pour amener ce résultat, déjà considérable, d'avoir obligé l'armée russe à revenir sur ses pas, après avoir subi une suite d'échecs désastreux, et d'avoir interdit la navigation de la mer Noire à cette escadre hautaine et barbare qui avait exécuté l'ignominieux massacre de Sinope.

Pour le moment présent, l'intégrité des Etats du Sultan se trouvait donc assurée, grâce à la présence des armées alliées ; mais restait l'avenir. S'en rapporter aux assurances, aux promesses, aux engagements de la Russie, c'eût été insensé. L'Europe ne pouvait pas dormir tranquille sur un pareil chevet ; il fallait la plus claire des garanties : l'impossibilité de nuire.

C'est pour atteindre ce deuxième but, que les alliés, représentés aux conférences de Vienne, demandèrent : ou que la mer Noire, déclaré neutre, fût interdite également à la marine militaire de tous les Etats, ou que les navires de guerre de la Russie y fussent, quant au nombre et à la force, mis hors d'état de compromettre l'intégrité de l'empire turc et la sécurité de l'Europe.

Assurément, si la Russie avait renoncé de bonne foi, à ses deux projets d'invasion et de domination en Orient, elle aurait accepté, soit la neutralisation de la mer Noire, soit la réduction de ses forces navales dans cette mer. A quoi bon une flotte de trente bâtiments de guerre dans une place aussi formidable que Sébastopol, sans le dessein arrêté de surprendre Constantinople ? Quelle objection raisonnable à faire contre la neutralisation d'une mer intérieure, dont on aurait été résolu à ne faire usage qu'en vue du commerce et des échanges ? C'est donc parce qu'elle ne voulait pas renoncer à sa politique de conquête que la Russie n'a pas voulu renoncer à sa flotte.

Néanmoins, afin d'opposer aux instances de ses propres alliés un semblant d'équité et de modération, la Russie recourut à un principe reconnu en diplomatie, et qui veut qu'on prenne pour point de départ des négociations *les faits accomplis*. « La flotte de Sébastopol existe encore, disait-elle ; réduisez-la par la force, si vous le pouvez ; mais vous ne pouvez pas nous obliger à la détruire de nos propres mains. » Telle fut la doctrine des *faits accomplis* professée à Vienne par la Russie ; le moment est venu où cette doctrine lui coûtera cher.

En effet, de nouvelles négociations ne peuvent, d'après la diplomatie russe elle-même, s'ouvrir désormais qu'en prenant pour base les *faits accomplis*. Or, quels sont aujourd'hui les *faits accomplis* ? — c'est non la réduction, mais l'anéantissement de la flotte russe, la destruction de Sébastopol, la possession incontestée de la mer Noire et de la mer d'Azoff, et dans un avenir certain et immédiat, la prise de la Crimée.

Voilà la base nécessaire des conférences nouvelles, qu'elles s'ouvrent à Vienne ou ailleurs.

En égard aux forces dont ils disposaient et aux positions qu'ils avaient déjà conquises, les alliés faisaient évidemment preuve d'une grande modération, lorsqu'ils se bornaient à exiger de la Russie, pour déposer les armes, qu'elle réduisit ses armements dans la mer Noire. En stricte justice, ce n'était pas assez pour punir l'insatiable ambition qui avait troublé inopinément l'Europe, pour

ajouter de nouveaux Etats à des Etats déjà immenses ; mais, ainsi que le bon sens leur en donnait le conseil et le droit, les alliés se réservèrent la faculté de faire valoir d'autres prétentions, si le refus de la Russie et son opiniâtreté à continuer la guerre les obligeaient à de nouveaux efforts et à de nouveaux sacrifices.

C'est justement là le cas où les belligérants se trouvent aujourd'hui : les offres des alliés ayant été refusées, ils ont augmenté leurs armements, dépensé de nouveaux trésors, et Dieu, qui est juste, vient de couronner tant de loyauté, de modération et de courage, en faisant tomber sous leurs coups cette forteresse formidable, qui menaçait la liberté de l'Occident, et dans laquelle la jactance naturelle aux nations barbares se croyait à l'abri du légitime courroux de la civilisation outragée.

Il ne saurait donc plus être question, cette année, des conditions de l'année dernière ; et les négociations ultérieures auront naturellement et nécessairement pour point de départ *les faits accomplis*, c'est-à-dire l'anéantissement de la flotte russe, la destruction de Sébastopol, et, fort probablement, la conquête de la Crimée par les alliés. Quoique les troupes russes occupent encore cette presqu'île, tout le monde comprend, en effet, que leur présence, en face d'une grande armée victorieuse et disponible, y devient plus longtemps impossible. Il n'est pas nécessaire d'être un grand stratège pour comprendre, non-seulement que l'armée russe ne s'enfermera pas pour longtemps dans les forts qui lui restent, mais encore, qu'elle ne s'exposera pas à être faite prisonnière en masse, si les seules communications qui lui restent avec sa base d'opérations venaient à être coupées. On peut donc considérer la Crimée comme virtuellement conquise, depuis que la chute de Sébastopol a rendu les armées alliées entièrement libres de leurs mouvements ; et, la Crimée conquise, il dépend des alliés de la rendre à la Russie ou d'en disposer, suivant que les garanties offertes par le Czar au repos de l'Europe leur conseilleront la rigueur ou la modération.

En effet, la Crimée n'a pas une province qui ait jamais fait partie du sol national et héréditaire de

FRIULLETON

LES GENTLEMEN DE GRANDS CHEMINS.

(Suite.)

— Snail, lui dit le capitaine, qui était de bonne humeur, c'est une demi-couronne, prix convenu ; mais, souvent, ces chiffons de papier ne valent pas un penny. Voulez-vous me faire juge de la valeur de cette lettre ? Si elle ne contient rien d'intéressant, vous n'aurez pas la demi-couronne ; si, au contraire, vous m'apportez une bonne affaire, vous aurez une guinée.

Le marché accepté, le capitaine lut la lettre, et au lieu d'une guinée, il en donna deux.

— Et vous avez cette lettre, Helen ? s'écria Meadows.

— Non, elle est toujours dans les mains du capitaine.

— Mais, vous savez ce qu'elle contient ?

— A peu près. Vous savez, continua miss Helen, que les Français qui sont venus à Londres, il y a 40 ou 42 ans, ont emporté avec eux tout l'argent de leur pays ?

— Hum ! répondit M. Meadows, je sais, au contraire, que la plupart de ces émigrés sont plus pauvres que des watchmen ; j'en connais qui relient des bouquins, d'autres qui donnent des leçons de danse pour vivre.

— C'est vrai pour quelques-uns, répliqua miss Helen, mais tous n'en sont pas là ; plusieurs, avant de quitter leur pays, ont caché leur argent, d'autres l'ont emporté ; M^{me} de Castres est de ces derniers.

— Et la lettre ? dit M. Meadows.

— La lettre est adressée à un beau-frère de la vieille dame, qui n'a pas émigré ; elle se sentait mourir, et elle a tout avoué à ce beau-frère.

— Tout ? quoi donc miss Helen ?

— Un coffret de fer, Meadows, enterré dans la cave de la maison de New-Street, sous la cinquième dalle en partant de la porte, une dalle marquée d'une croix et d'une fleur-de-lys, par la vieille dame elle-même.

— Et ce coffret contient ?.....

— Des trésors, Meadows.

— De l'or, de l'argent ?

— Des pierreries, des diamants ; oui, des diamants plus qu'il n'y en avait autrefois sur la couronne de France.

Les yeux de M. Meadows lancèrent de petits éclairs sombres ; il ressemblait à un avaré qui vient de découvrir, dans un meuble acheté au hasard, un réduit secret qui renferme de l'or.

— Les diamants de la couronne de France ! dit-il.

— Je ne dis pas cela, reprit Helen, les diamants de la famille de Castres, qui est fort riche, ses contrats, ses titres de propriété, enfin tout ce qu'elle possède. Il paraît que la jeune fille ignore l'existence de ce trésor et que la mère n'a pas cru prudent de la renvoyer en France, munie d'une telle fortune, puisqu'elle prie son beau-frère de venir à Londres et met sa fille sous la protection de cet homme.

— Qui ne viendra pas, dit M. Meadows, puisque le capitaine a la lettre.

Miss Helen leva les épaules.

— Que vous êtes simple, Meadows ; l'or, les diamants attirent un Français comme une chèvre attire le loup.

— Il est venu ? demanda l'agent de police.

— Non pas lui, mais son fils ; ils ne peuvent pas prendre le bien de cette jeune fille tout seul, il faut prendre la fille avec le trésor, et le gentleman français est ici.

— Alors, miss Helen, dit M. Meadows découragé, à l'heure où nous parlons le coffret de fer n'est plus dans la cave de M. Parker.

— Pourquoi donc, Meadows ? Ne voyez-vous pas que s'ils savent l'existence du trésor, ils ignorent du moins l'endroit précis où il est caché ? D'ailleurs, à l'heure où nous parlons, comme vous dites, peut-être que le Français n'existe plus.

— Comment, le capitaine aurait osé.....

— Non, mais le lieutenant Parker est amoureux de la jeune fille, et vous savez ce que font deux coqs qui veulent avoir la même poule.

— J'entends, miss Helen. Il faut que le capitaine se hâte, s'il veut mettre la main sur cette proie.

— C'est son avis : il croit que les jeunes gens sont d'accord et ne se batront pas.

— Alors, dit Meadows, l'affaire est manquée ; le capitaine, qui est un homme de sens, y renonce, et votre

l'Empire russe. Acquis par le sort des armes, elle peut être perdue par la même voie.

La Crimée est donc un gage dont il est nécessaire de s'emparer, avant que des négociations sérieuses puissent être ouvertes. Aujourd'hui, toute négociation ne serait qu'un nouveau piège tendu par l'astuce moscovite à la bonne foi de l'Occident. En effet, peut-on espérer que le gouvernement russe, éclairé par l'expérience, acceptera les leçons que lui inflige la Providence, de crainte d'en subir encore de plus terribles? — Nous n'osons pas le penser.

C'est le propre des peuples et des gouvernements barbares d'être pleins de jactance, et de menacer leurs ennemis, même en se courbant sous leurs coups. On n'a pas oublié les paroles follement hautes des aides-de-camp de l'empereur Alexandre, la veille de la bataille d'Austerlitz, et les vaincus de l'Alma, d'Inkerman, de la Tchernaiâ et de Sébastopol ne se sont pas fait faute d'annoncer plusieurs fois à l'Europe qu'ils allaient jeter les armées alliées à la mer. Une puissance qui rêvait la guerre, comme la Russie, qui se préparait de longue main, et qui l'a commencée sans prétexte plausible, n'acceptera la paix que sous la pression de la plus dure nécessité.

La situation des alliés leur commande et leur rend facile un redoublement d'énergie, car tout est facile aux vainqueurs. L'armée du prince Gortschakoff, perpétuellement vaincue, démoralisée par la défaite et décimée par les combats, est compromise dans sa situation, et elle ne saurait y rester longtemps impunément. La Crimée ne tardera donc pas à être effectivement et complètement conquise, et, la Crimée conquise, la Bessarabie se trouve prise à revers, et une campagne en fera justice au printemps.

Au spectacle de la loyauté des alliés, qui ont pris Sébastopol et qui auront pris la Crimée à leur corps défendant, contraints à la guerre par le sauvage opiniâtreté d'une puissance ambitieuse, les nations européennes ne sauraient manquer d'être à la fin éclairées et agitées par l'esprit de vérité et de justice, et le bon sens des peuples saura vaincre l'un des principaux obstacles au prompt rétablissement de la paix : l'indifférence de quelques gouvernements, en présence de la civilisation aux prises avec la barbarie.

A. GRANIER DE CASSAGNAC,
(Constitutionnel.) Député au Corps-Législatif.

Le *Journal de Constantinople* reprend à nouveau, dans son numéro du 20 de ce mois, le récit de la journée du 8 et de celles qui ont suivi. Nous ne le suivrons pas dans la première partie de son récit; mais à compter de la nuit du 8 au 9, le récit contient des faits nouveaux :

« Sébastopol, 15 septembre.

» Aussitôt que la nuit eût couvert le champ de bataille, les généraux envoyèrent un sergent-mineur accompagné de trois hommes, en reconnaissance vers le Redan. Ce courageux sous-officier s'avança jusqu'aux chevaux de frise sans qu'on eût tiré sur lui; il s'approcha encore, écouta quelques instants et n'entendit qu'un bruit de pas qui s'éloignaient du Redan; pas le moindre mouvement dans les batteries, pas le moindre indice de défenseurs. Il monta le long d'une échelle abandonnée, enjamba le parapet et s'avança au milieu d'un profond silence;

Lovel ne vaut plus trois guinées; mais les renseignements que vous me donnez sont précieux, je m'en servirai, j'aurai une bonne gratification et vous une montre en or, ma gypsie, et un collier de même métal.

— Un collier? reprit Helen avec dédain, j'en ai perdu un qui vaut mieux que celui que vous pourriez me donner. Il m'a été volé, arraché du cou par une bête furieuse.

Et quelques larmes de rage jaillirent de la paupière inférieure de la gypsie; elle détourna un moment la tête; puis, ramenant vers M. Meadows un visage riant :

— Vous ne connaissez pas le capitaine, dit-elle; vous ne le connaissez pas bien; il ne renonce pas si facilement à un trésor.

— Ah! Et combien d'hommes enverra-t-il cette nuit contre le lieutenant Parker? dit M. Meadows, qui, comme on le voit, avait lu la plainte déposée par le tailleur Gower.

— Je vous ai dit que le lieutenant et le Français se battraient peut-être avant la fin du jour; ce n'est pas l'avis du capitaine, mais c'est le mien. Alors, vainqueur ou vaincu, mort ou vivant, il ne rentrera pas chez lui, ou n'y rentrera que fort tard. Supposons-le seulement blessé, on le ramènera alors chez sa mère, rue d'Oxford; si, au contraire, c'est le Français qui est atteint, le lieutenant voudra lui donner les premiers soins. Supposons le Français mort, M. Parker retournera toujours chez sa mère, parce que M^{lle} de Castres devra être ins-

quelques hommes seulement, quelques retardataires, sans doute, quittaient le fort à mesure qu'il s'y engageait. Les Russes évacuaient leurs ouvrages.

» Le sergent revint au camp pour annoncer cette nouvelle. Les Anglais s'avancèrent alors et occupèrent le grand Redan. L'aspect des travaux ennemis fit disparaître du premier coup, chez nos courageux alliés, le remords de leur échec; ces travaux avaient rendu la position imprenable d'assaut.

» Un sapeur-mineur, qui explorait les batteries, rencontra, chemin faisant, un câble assez fort qu'il coupa d'un coup de hache, après avoir donné l'éveil aux officiers sur cet engin inusité. On accourut, et, vérification faite, on constata que ce câble n'était autre chose qu'un large fil métallique couvert d'une couche épaisse de gutta-percha. Ce fil aboutissait à une poudrière énorme pratiquée sous le Redan et dont la découverte seule fit pâlir les plus hardis lorsqu'ils songèrent à l'effroyable explosion à laquelle ils venaient d'échapper. Le fil se prolongeait de l'autre côté à travers la ville, jusqu'à la mer où il plongeait pour aller rejoindre l'autre rive d'où devait partir l'étincelle électrique destinée à embraser le volcan.

» Il n'était pas trop tôt! Les derniers soldats n'avaient pas encore évacué la ville que les forts sautèrent les uns après les autres, semant les tranchées de leurs débris; le Carénage, le bastion du Mât, le bastion Central, les arsenaux, les forts de la baie, les docks, les principaux édifices s'écrasaient sous l'action combinée des bombes, de l'incendie et des mines. Seuls, le Redan et Malakoff restaient debout, le Redan sauvé par le sapeur-mineur, Malakoff sauvé par une bombe qui, conduite par la Providence, avait coupé en deux le principal fil électrique.

» Sébastopol était la proie des flammes!... Jamais spectacle de désolation ne fut plus imposant. Casernes, édifices, maisons privées, s'embrasaient tour à tour comme pour entretenir la fournaise.

» Deux grandes brèches avaient été pratiquées dans l'enceinte ménagée par les explosions même de l'ennemi; l'une entre Malakoff et le grand Redan, l'autre au bastion Central. Français, Anglais et Piémontais, firent alors irruption dans la ville au milieu des flammes. Le jour qui se levait, trouva le général Pélessier et son état-major dans le faubourg de Karabelnaïa; Sébastopol était à nous.

» La retraite des Russes avait été effectuée avec une telle rapidité, que les Anglais trouvèrent au-delà du grand Redan, au-dessous des derniers travaux, une petite chapelle dans laquelle les lumières brûlaient encore devant les images des saints.

» Le Redan occupait à lui seul l'emplacement d'un petit village; le développement donné aux travaux de défense était des plus vastes; le sol, qui n'avait pu être atteint que par des projectiles à direction courbe était labouré comme si on y avait passé la charrue. Sous le Redan même, était sis le logement d'un officier général qu'on suppose être celui de l'amiral Pamphiloff; on y trouva en effet des housses et des instruments de marine d'une exécution irréprochable.

» A quelque distance plus bas, s'élevait la caserne d'artillerie dont les murs seuls étaient debout, et l'ambulance des défenses de droite remplie de blessés russes abandonnés; plus loin, les docks et les

truite de cet événement. Dans tous les cas, la maison de New-Street sera toujours sans défense jusqu'à minuit, et Lovel y est déjà renfermé.

— Ainsi donc le capitaine espère encore s'emparer des diamants?

Miss Helen regarda M. Meadows avec ses yeux fins, sa petite bouche fit un sourire ambigu.

— Qui sait ce que pense le capitaine, dit-elle; il faut vous souvenir, Meadows, que Lovel est un Ecossais, dont le véritable nom est Hamish Mac-Grégor; je vous ai dit que chez M. Parker se trouvait une petite Ecossaise sa parente; c'est cette jeune fille qui a introduit Lovel dans la maison, pour la défendre si elle est de nouveau attaquée cette nuit même; ainsi, ils ont mis le loup dans la bergerie. Mais vous le savez, Meadows, toutes ces Ecossaises ne sont pas des brebis, au contraire, ce sont des louves, ce sont les dignes compagnes de leurs frères, leurs cousins, leurs amants....

— Leurs amants! vrai! dit M. Meadows, que son talent d'observation et une certaine perspicacité n'abandonnaient jamais.

— Oui, leurs amants, répondit Helen sans hésiter;... et qui sait si, après s'être emparés du trésor, les deux Ecossais ne prendront pas la route de leurs montagnes; alors, tous les dangers que courent le capitaine et ses compagnons n'auraient abouti qu'à enrichir deux mendians de Glasgow ou d'Edimbourg.

(La suite au prochain numéro.)

arsenaux également dévorés par l'incendie ou déchirés par les explosions. La flotte russe tout entière était coulée à fond dans le port même d'où l'ennemi n'avait pu la dégager; quant au pont qui avait servi à l'évacuation, il n'en était plus question; ceux-là seuls qui l'avaient vu pouvaient affirmer son existence de courte durée.

» Les pompiers français étaient accourus sur le théâtre de l'incendie pour en arrêter les développements. Ils s'attachèrent avant tout aux casernes et aux grands édifices dont on pouvait avoir besoin pour y établir des ambulances on y loger des troupes. Leurs efforts ne furent pas sans résultats; ils parvinrent à sauver plusieurs bâtiments.

» Pendant ce temps, les Français occupaient les petits Redans, et les Piémontais prenaient possession du bastion Central, où une explosion leur enleva plusieurs hommes.

» La première effervescence passée, les troupes qui s'étaient répandues dans la ville rentrèrent dans leurs retranchements, et on ne laissa qu'une faible garnison à Sébastopol. Le général Bazaine en fut nommé gouverneur.

» Les troupes d'occupation qui gardent aujourd'hui la ville se composent du 42^e de ligne, du 5^e léger de la légion étrangère.

» Le butin, qu'on dit avoir été expertisé par un capitaine de vaisseau de la marine royale anglaise (le capitaine Drummond), s'élève à 7 millions de francs. Cette évaluation ne comprend que les pertes du moment. La Russie a vu s'engloutir plus de 2 milliards et plus de 200,000 hommes dans le gouffre béant de Sébastopol.

» J'ai voulu m'assurer par moi-même des effets du dernier bombardement et de l'état de la ville; j'y suis entré le 12, par la brèche faite au bastion Central.

» Cette brèche donne sur un faubourg assez long dont la voie principale débouche sur la rue Catherine, une des plus larges et des plus belles de Sébastopol.

» La première chose qui m'ait frappé, c'est la perfection apportée dans les travaux russes. Il m'a été difficile de comprendre comment, avec ce fini d'exécution, leurs batteries avaient été plus abimées que les nôtres, car la différence était saisissante.

» Le spectacle qui s'offrit à mes yeux au-delà des ouvrages, fut celui de la plus profonde destruction. Le sol était pavé de projectiles, boulets, obus, têtes de morts, bisciaïens; j'ai vu même plusieurs bombes qui n'avaient pas éclaté.

» Je n'allai pas loin sans rencontrer l'esprit français gravé en lettres majuscules au milieu des manifestations de la colère des alliés. Le premier établissement ouvert à Sébastopol était une cantine. La maison qui abritait le marchand et les rafraichissements, avait été tellement maltraitée, qu'il ne restait à la porte qu'une planche soutenue par un miracle d'équilibre. Sur cette planche, obstacle à peu près semblable à celui d'un manche à balai planté au milieu du seuil, on avait écrit à la main :

« Entrez sans frapper! »

» Le long de la rue Catherine, les soldats français, campés au pied des maisons, sous leurs tentes, jouaient au bouchon, autour d'eux, dans la rue, étaient éparpillés des meubles surchargés de dépouilles de toute nature, et, pour la plupart, à moitié brûlés par les flammes. Les principales pièces de ce bric-à-brac étaient des pianos; on les avait encombrés de médailles, d'images de saints, de gravures passablement lestes de casques de soldats, de chapeaux de femme, de vieux vêtements. Cette friperie était dans le plus pitoyable état.

» Il faut dire que les maisons d'où toutes ces choses sans nom étaient sorties, n'étaient guère en meilleure condition; sur dix, sept étaient écroulées ou brûlées, deux menaçaient ruine, la dernière, plus privilégiée que les autres, ne comptait qu'une bombe et une demi-douzaine de tronées faites par les boulets. La solitude des quartiers occupés par les troupes était effrayante.

» Je passai devant la maison où s'était établi le général Bazaine: c'est un petit cottage assez respecté des boulets et des bombes et d'un aspect fort riant. Le général Bazaine avait d'abord voulu s'établir dans un grand bâtiment appelé la Maison-Verte et qui n'était autre qu'une maison d'éducation pour les jeunes filles; mais ce bâtiment avait été si cruellement éprouvé, qu'on pouvait craindre au moindre choc de le voir s'écrouler au milieu des décombres.

» L'église principal et le fronton du théâtre étaient encore debout.

» J'avais hâte d'arriver aux quais. Là, le spectacle était grandiose. J'avais en face de moi la partie nord, sorte de montagne aux flancs arides, escarpée sur plusieurs étages et venant mourir sur une berge élevée un peu au-dessus de la surface de la

mer; à ma gauche était le fort de la Quarantaine, complètement détruit par la mine; à ma droite des fortifications qui n'offraient plus qu'un monceau de ruines. Plus loin, le port, où tous les bâtiments russes, coulés à fond, ne laissaient apercevoir que l'extrémité de leurs mâts. Le vaisseau *les Douze-Apôtres* seul avait un gaillard au-dessus de l'eau, mais dans quel état!... Au fond du port, un petit vapeur échoué ne montrait aux regards que sa roue de bord.

» Au-delà du port s'étendaient les faubourgs militaires, les arsenaux, les docks. Un petit amas de maisons qui me paraît avoir été soustrait au canon et à l'incendie, enfin Malakoff, dominant toute la ville et suspendue au faite d'une colline dont le versant occidental descendait, presque à pic, sur la ville. Ce simple coup-d'œil m'a révélé le secret de la retraite des Russes. La position de Malakoff gouverne toute la partie sud de Sébastopol.

» Comme je vous l'ai dit, les rues, à mesure qu'elles se rapprochaient de la mer, étaient hérissées de barricades faites avec des pavés empilés avec soin, au milieu desquels on avait pratiqué des créneaux et placé des pièces de campagne restées entièrement intactes; partout la ville attestait la résistance désespérée à laquelle l'ennemi s'était préparé et que la violence de notre attaque l'avait empêché de mettre à exécution.

» Je restai quelque temps absorbé au milieu d'âmes réflexions, lorsqu'un coup de canon vint me rappeler à la réalité. Le fort Constantin, qui se trouvait en face de moi, sur l'autre rive, venait de pointer un mortier sur un groupe de cavaliers qui traversait le quai. Cette impuissante méchanceté me révolta d'abord; mais elle rappela mon attention sur la partie nord, que des rapports m'avaient représentée comme évacuée.

» Ce coup de canon semblait affirmer le contraire; mais j'eus beau regarder en face de moi, l'armée russe n'était pas là. Quelques soldats isolés allaient et venaient sur les remparts, condamnés sans doute à s'enterrer eux-mêmes sous la dernière pierre de la ville. A part le fort Constantin, complètement isolé d'ailleurs, toute la partie nord était silencieuse. Mes doutes, un moment soulevés, se dissipèrent. Sis à raz de l'eau, le fort Constantin, dernier rempart de la partie nord de Sébastopol, ne subsistait évidemment que grâce à la parfaite sécurité des alliés; quelques chaloupes canonnières, croisant leurs feux de l'entrée de la baie et du côté de la mer, pouvaient en quelques heures de bombardement le faire écrouler comme un château de cartes. Sébastopol tout entier est bien à nous.

» Le quartier-général des Russes, j'ai pu m'en assurer de mes propres yeux, est situé bien au-delà de la ville à près de deux lieues de la partie nord, sur l'immense plateau qui conduit à la Belbeck. C'est là que s'est repliée la garnison de Sébastopol; les quelques occupants du fort Constantin me paraissent tout au plus destinés à tromper les alliés à l'aide d'un feu irrégulièrement soutenu pour laisser aux Russes le temps d'opérer leur retraite dans l'intérieur.

» Je viens d'apprendre que deux divisions françaises sous le commandement du général Herbillon ont passé la Tchernaiâ. Il est probable que cette marche en avant sera appuyée par un mouvement de toute l'armée, car il règne aujourd'hui dans les camps la consigne la plus sévère et des convois innombrables de vivres, de fourrages et de matériel affluent. C'est le commencement de la fin. Chacun s'attend à voir les Russes jouer leur dernier enjeu en rase campagne. Ma conviction intime est que l'ennemi ne passera pas cet hiver en Crimée.

» Les flottes alliées sont toujours en ligne en face de Sébastopol; elles attendent que les machines infernales prises dans l'expédition de la mer d'Azoff leur aient déblayé la passe, pour faire leur entrée dans la rade.

» Il m'est impossible de vous donner aucune nouvelle des expéditions maritimes dont on a fait bruit dans le camp ces jours derniers.

» J'avais beaucoup de choses à ajouter à cette lettre si longue et pourtant si incomplète encore, mais l'heure presse et je n'ai que le temps de cacher mon manuscrit pour l'envoyer à bord du bateau. »

FAITS DIVERS.

Deux correspondances que nous avons sous les yeux font remarquer que, dans l'attaque dirigée contre Malakoff, il y avait bien un tiers de jeunes soldats arrivés de France depuis huit jours, et qui n'avaient pas quatre mois de service.

« A midi précis, à un signal donné, dit une de ces lettres, nous avons sauté les parapets pour monter à l'assaut. Vous dire ce qui s'est passé jusqu'au moment où nous sommes arrivés aux batteries et aux murs, cela est impossible, car nous ne nous

voyions pas l'un l'autre; l'on n'entendait que ces cris: « En avant, camarades! Vive l'Empereur! Mort aux Russes! A nous Sébastopol! et tous ces cris par des soldats; ce qui m'étonne le plus, c'est que nous avions beaucoup de jeunes soldats, et l'on craignait qu'ils eussent peur, mais ils y allaient de bon cœur, et ce n'était pas la mort qui les effrayait.

» Pour moi, vous me disiez d'éviter l'assaut. Non! j'ai voulu y assister, et je ne donnerais pas cette journée de ma vie pour tout l'or possible. »

Nous lisons dans une autre lettre :

« Oui, mon bon parrain, j'ai eu l'honneur de monter à l'assaut de Malakoff, car c'est la première division qui a enlevé cette redoutable forteresse, et comme faisant partie de la première brigade et même du premier bataillon, j'ai eu l'honneur d'arriver des premiers sur le haut du parapet. Vous dire les difficultés que présentait la prise de cet ouvrage serait trop difficile, je vous dirai seulement qu'elles étaient immenses, et que, quand nous avons vu l'ouvrage, nous n'avons pas compris comment les Russes avaient pu le laisser prendre; il a fallu l'entraîn qu'il y avait, et aussi l'habile direction de nos chefs, surtout du brave général MacMahon, pour parvenir aussi facilement. On ne marchait pas, on ne courait pas, on volait; ainsi, en arrivant au fossé (nous en avons trouvé un très-profond), nous sommes descendus ou plutôt nous avons roulé au fond; mais il fallait remonter un parapet à pente très-raide et d'au moins 12 ou 15 mètres; je ne sais pas comment nous l'avons fait; on se poussait mutuellement, on se tirait, enfin nous arrivions en haut, nous tirons sur les Russes, nous les poursuivons à la baïonnette; ils franchissent un immense parapet où ils se rallient à d'autres troupes; nous franchissons le parapet, nouveau combat; les Russes franchissent un second parapet, et ainsi de suite jusqu'à une dizaine de fois; enfin, à midi et demi, nous occupons tout l'ouvrage. Ainsi, en moins d'une demi-heure, nous avons pris un ouvrage des plus formidables et fait 3 ou 400 prisonniers. »
(*Constitutionnel*.)

— Dans une autre lettre adressée de Sébastopol, à la date du 10, au *Périgord*, par un capitaine au 35^e de ligne, nous trouvons quelques détails qui dépeignent bien nos héroïques soldats après la victoire.

« L'incendie est général. En certains endroits la chaleur et la fumée sont telles, qu'il faut passer au pas de course pour éviter d'être étouffé. A chaque instant ce sont des mines qui sautent, ce qui rend très-dangereux le parcours de la ville. La Bourse, bâtiment à colonnes et fort joli, est en feu ce soir.

» Une grande maison d'école, dite Maison-Verte, va être bientôt réduite en cendres.

» Les Russes, en se retirant, ont laissé des fanatiques qui, cachés dans des caves, attendent le moment convenu pour incendier la maison où ils se trouvent et n'en sortent que quand l'intensité du feu les y oblige. C'est alors qu'on s'en empara. En visitant plusieurs maisons, nous avons découvert un assez grand nombre de ces misérables.

» Dans la journée de la prise de cette ville, le grotesque se présentait souvent à côté du tragique. C'étaient des soldats appartenant surtout à la légion étrangère et au corps des zouaves qui rentraient au camp, les uns affublés d'une robe de femme sous laquelle on apercevait le pantalon rouge; d'autres portant fièrement sur leur tête un casque russe, et sur les épaules un élégant fichu, débris d'une toilette féminine. Quelques autres enfin apportaient, avec leur fusil, un parapluie ou une ombrelle. Je vous laisse à juger des éclats de rire que provoquaient de si bizarres accoutrements.

» J'en ai vu d'autres s'installer au milieu de la rue devant un piano dont ils s'accompagnaient en chantant des chansons plus ou moins burlesques. Je n'en finirais pas si je voulais vous décrire toutes les scènes comiques où se révélait avec tant de vérité la gaieté si proverbiale du soldat français. »

CHRONIQUE LOCALE.

AVIS ADMINISTRATIF.

Malgré les dispositions de la Circulaire de M. le Préfet de Maine-et-Loire, du 24 mai dernier, les propriétaires riverains du Chemin de fer de Tours à Nantes, dans la traverse de ce département, ont fait sur un grand nombre de points des dépôts de matières inflammables, telles que meules de paille, de foin, etc., à moins de 20 mètres de distance dudit chemin.

En conséquence, lesdits propriétaires sont prévenus que, passé le 12 octobre présent mois, il sera dressé des procès-verbaux contre toutes les personnes trouvées en contravention aux prescriptions de la Loi.

COLLÈGE DE SAUMUR.

Il est pourvu au remplacement de M. Lorrain, chargé de la classe de seconde. Son successeur arrivera tout prochainement.

M. l'abbé Bellanger est remplacé dans ses fonctions d'aumônier par M. l'abbé Rochard, professeur au séminaire de Combrée, qui sera logé dans l'établissement.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Paris, 3 octobre 1855.

Depuis deux jours, le *Moniteur* reste muet sur les nouvelles envoyées de Choumla, au sujet du bombardement des forts du nord de Sébastopol et de la retraite des Russes. Les feuilles anglaises se bornent également à reproduire les communications que nous avons déjà signalées, en ajoutant, toutefois, que l'armée du général Gortschakoff était parvenue, dès le 29, à Akak, localité située à trois jours de marche de Mackenzie. Il y a donc lieu de douter de la véracité des dépêches qui nous sont parvenues, et qui ont été rédigées, à Vienne et à Turin, sur des données incertaines. Les Gouvernements anglais et français auraient certainement fait publier des avis officiels, dans le cas où l'armée russe aurait abandonné les forts du nord, pour se mettre en pleine retraite. — Havas.

MÉTÉOROLOGIE.

Des observations météorologiques faites à Saumur, pendant le mois de septembre 1855, font connaître que la plus grande chaleur s'est fait sentir le 24, le thermomètre centigrade ayant atteint 26 degrés 5 dixièmes au-dessus de zéro; le minimum de température a été observé le 26, le thermomètre étant descendu à 10 degrés 3 dixièmes au-dessus de zéro; et la température moyenne du mois est + 18 degrés 553.

Le baromètre a atteint son maximum d'élévation le 2, étant monté à 769 millimètres 3 dixièmes; son plus grand abaissement, qui est 741 millimètres 2 dixièmes, a été observé le 30; et sa hauteur moyenne est 755 millimètres 25.

L'aspect du ciel, observé trois fois par jour, a été clair 17 fois, nuageux 53 et couvert 20; total 90.

Pendant le mois, il y a eu 14 jours de beau temps et 2 de très-beau temps; il y a aussi eu 8 jours de pluie qui ont donné 38 millimètres 9 dixièmes d'eau ou 38 litres 9 décilitres par chaque mètre carré de la surface du sol.

Le vent, observé deux fois par jour, a été nord 3 fois, nord-nord-est 3, nord-est 15, est-nord-est 5, est 18, sud 2, sud-sud-ouest 2, sud-ouest 4, ouest-sud-ouest 5, nord-ouest 3; total 60.

Vent moyen 7, vent fort 1, brouillard 2, tonnerre 3, éclairs 2.

Les eaux de la Loire marquaient à l'étiage du Pout-Cessart 60 centimètres, le 5 septembre; 92 c., le 12; 1 mèt., le 16; 80 c., le 22, et 62 c., le 27.

Saumur, le 2 octobre 1855.

LOUIS RAIMBAULT, vétérinaire.

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE MAINE-ET-LOIRE.

Maison centrale de Fontevault.

ADJUDICATION d'une fourniture de 1,000 quintaux métriques de blé, à livrer à la maison centrale de Fontevault.

Le Préfet de Maine-et-Loire, officier de la Légion-d'Honneur, donne avis que, le samedi 27 octobre 1855, heure de midi, il sera procédé, par M. le Sous-Préfet de Saumur, son délégué, dans une des salles de la Sous-Préfecture de Saumur, à l'adjudication de la fourniture de 1,000 quintaux métriques de blé, provenant de la récolte de 1855, à livrer à la régie économique de la maison centrale de Fontevault.

On pourra prendre connaissance du cahier des charges et du règlement du 31 juillet 1852, à la Préfecture (3^e division, bureau des prisons), au secrétariat de la Sous-Préfecture de Saumur, et à l'Economat de la maison centrale de Fontevault.

BOURSE DU 2 OCTOBRE.

3 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 63 30
4 1/2 p. 0/0 baisse 20 cent. — Fermé à 90 80.

BOURSE DU 3 OCTOBRE.

3 p. 0/0 baisse 20 cent. — Fermé à 63 10.
4 1/2 p. 0/0 baisse 05 cent. — Fermé à 90 75.

P. GODET, propriétaire gérant.

Hôpital militaire de l'École de cavalerie.

ADJUDICATION

AU RABAIS
DES DENRÉES ET OBJETS DE
CONSOMMATION
Pour l'année 1856.

Le public est prévenu que le 10 octobre 1855, à onze heures et demie du matin, il sera procédé, à l'Hôpital militaire de l'École de cavalerie de Saumur, à l'adjudication au rabais, sur soumissions cachetées, des denrées et objets de consommation ci-après désignés, nécessaires audit Hôpital pendant l'année 1856.

Cette adjudication sera faite par le Sous-Intendant militaire chargé de la surveillance administrative de l'établissement, en présence des officiers de santé en chef et de l'officier comptable.

DÉSIGNATION DES FOURNITURES.

Viande.....	le kilo.
Pain de 1 ^{re} et 2 ^e qualité.	id.
Vin rouge.....	le litre.
Vin blanc.....	id.
Riz.....	le kilo.
Vermicelle.....	id.
Pruneaux.....	id.
Sel.....	id.
Lait.....	le litre.
Oufs.....	la pièce.
Beurre.....	le kilo.
Pommes de terre.....	id.
Pois cassés.....	id.
Haricots secs.....	id.
Lentilles.....	id.
Axonge 1 ^{re} qualité.....	id.
— 2 ^e qualité.....	id.
Bois à brûler.....	le quint. m.
Charbon de bois.....	id.
Huile à brûler.....	le kilo.
Chandelles.....	id.
Paille de seigle.....	le quint. m.
Sucre lumps.....	le kilo.
Miel blanc.....	id.
— brun.....	id.
Alcool à 33°.....	id.
Orge en grains.....	id.
Farine de seigle.....	le kilo.
Fioles à médecine, en verre blanc.....	le cent.
Fioles à médecine, en verre bleu ou brun.....	id.

Les soumissions pourront être faites pour la fourniture d'un ou plusieurs des articles ci-dessus, et devront porter un prix ferme pour chacun d'eux, à l'exception du pain et de la viande, pour la fourniture desquels les soumissions stipuleront un rabais sur les mercuriales successives. Toutes les soumissions seront établies sur papier timbré. (Cette condition est de rigueur).

Les personnes dont l'intention est de soumissionner pour les fournitures de vin, riz, vermicelle, pruneaux, légumes secs, huile à brûler, sucre et miel, sont invitées à examiner préalablement les échantillons déposés à l'hôpital, afin de pouvoir établir leurs prix d'après la qualité de ces objets qui serviront de types à l'adjudication.

Les denrées seront rendues et livrées à l'hôpital aux frais du fournisseur.

Chaque soumissionnaire devra présenter une caution valable, qui sera solidaire avec lui envers le Gouvernement, et dont les noms, qualité et demeure devront être mentionnés au bas de la soumission. Un certificat de l'autorité civile, ou de la chambre de commerce, constatant la solvabilité du soumissionnaire et de sa caution, y sera joint.

On n'admettra à concourir aux adjudications que les personnes qui exercent elles-mêmes le genre de commerce auquel se rapportent les objets soumissionnés. Toutefois les négoc-

ciants munis de la patente de première classe seront admis à soumissionner pour toute espèce de fourniture.

Aucune soumission ne sera admise si elle ne renferme toutes les conditions précitées.

L'adjudication ne sera définitive qu'après l'approbation ministérielle.

On pourra prendre connaissance du cahier des charges au bureau du Sous-Intendant militaire, rue de Bordeaux, et au bureau de l'officier comptable, à l'hôpital de l'École de cavalerie, où l'on aura l'aperçu de l'importance des fournitures.

Fait à Saumur, le 10 septembre 1855.
Le Sous-Intendant militaire,
(512) BROU.

A VENDRE
A L'AMIABLE,
Au château de Brézé,

Le dimanche 4 novembre 1855, à 2 heures après midi,

BEAUX CHÊNES, PEUPLIERS
ET BOUILLARDS
Et les coupes de bois-taillis
ci-après désignées :

1^o La Coupe des Jeunes-Semis d'Asnières, contenant 4 hectares 3 ares 46 centiares ;

2^o La Coupe de l'Ormeau-des-Taillis, située commune de Saint-Cyr, contenant 13 hectares 24 ares 90 centiares ;

3^o La coupe de la Terpe, contenant 5 hectares 93 ares 79 centiares ;

4^o Quatre-vingt-quatorze pieds de chênes, numérotés et marqués au chiffre D B, situés dans les coupes de l'Ardillon et Friches-à-Priou ;

5^o Cent vingt-huit pieds de bouillards et peupliers, numérotés et marqués au chiffre D B, situés autour des jeunes semis du Pré-Busonneau ;

6^o Deux cent quarante-deux peupliers, numérotés et marqués au chiffre D B, situés à droite du chemin de la ferme de la Rivière au Gué-Villain ;
7^o Deux cent douze peupliers, numérotés et marqués au chiffre D B, situés à gauche du chemin de la ferme de la Rivière au Gué Villain.

Toutes ces différentes ventes sont situées commune de Brézé, excepté la coupe de l'Ormeau-des-Taillis.

S'adresser, pour voir ces différentes ventes, au GARDE de la terre de Brézé, et, pour traiter, le jour de la vente, à M. VOLLAND, régisseur.

A LOUER
Pour la Saint-Jean 1856,

UNE MAISON DE BOULANGERIE,
Bien située.

S'adresser à M. LEROUX, notaire, ou à M. COURTOIS-HERBAULT, propriétaire à Saumur. (400)

Etude de M^e CHASLE, notaire à Saumur.

A VENDRE

Une MAISON, sise à Saumur, rue des Payens, n^o 13, nouvellement restaurée: beaux appartements parquetés, grande cour d'honneur, terrasse, basse-cour, bâtiments de servitudes.

S'adresser à M^e CHASLE, notaire à Saumur. (507)

Etude de M^e CHASLE, notaire à Saumur.

A VENDRE
LA PROPRIÉTÉ
DES PETITS-MANS

Située au village de Passay, commune de Saint-Martin-de-Sanzay (Deux-Sèvres), à 2 kilomètres de Montreuil.

Contenance, 37 hectares 29 ares 78 centiares.

Conditions avantageuses pour la vente en détail.

S'adresser à M^{me} BALLU, Armand, propriétaire du domaine, y demeurant, Ou à M^e CHASLE, notaire à Saumur, place de la Bilange. (487)

A VENDRE

Une belle et grande ARMOIRE en acajon avec fronton — ancien style — intérieur chêne, tablettes à crémaille id. — prix 80 francs.

S'adresser levée d'Enceinte, 47.

A CÉDER

De suite,

Un FONDS DE COMMERCE d'articles de Sellerie, Carrosserie et Bourrellerie, parfaitement achalandé, sis à Poitiers.

On donnera toutes facilités pour le paiement.

S'adresser à MM. DASTRE J^{no} et BRUÈRE, rue Saint-Porchaire, à Poitiers. (413)

A CÉDER

A des conditions très-avantageuses,

Un MAGASIN DE LIBRAIRIE, Papeterie et Cabinet de Lecture, bien achalandé, ayant une bonne et nombreuse clientèle, situé dans un chef-lieu d'arrondissement du département de Maine-et-Loire.

S'adresser à M^e CHEDEAU, avoué à Saumur. (411)

Dépôt

DE BOIS DE CHAUFFAGE
de toute espèce.

S'adresser à M. LETEUILLE, menuisier, rue Brault, à Saumur. (460)

Etude de M^e CHASLE, notaire à Saumur.

A VENDRE

en détail,

Le dimanche 14 octobre 1855, à midi, au château de Boumois,

et les samedis et dimanches suivants,

LE DOMAINE DE
BOUMOIS

Situé commune de Saint-Martin-de-la-Place, canton nord-ouest de Saumur, à 6 kilomètres de cette ville, vallée de la Loire, consistant en :

1^o Le Château de Boumois, avec les servitudes, jardins, parc, douves, quétiers, avenues, futaie et dépendances, formant les réserves du propriétaire, d'une contenance de..... H. A. C. 10 66 54

2^o La ferme des Petits-Graviers, composée de bâtiments, cours, jardins, prés, terres labourables, exploitée par M. Guessard, le tout contenant..... 17 40 25

3^o La ferme des Grands-Graviers, exploitée par M. Dutertre, d'une contenance de..... 11 90 80

4^o La ferme des Mares, affermée à M. Martineau, et contenant..... 13 94 47

5^o La ferme du Bout-de-Boumois, exploitée par Chalopin, contenant..... 8 86 99

6^o Diverses pièces de terre, affermées en détail, d'une contenance de..... 5 54 10

7^o Une pièce de terre et pré, située au lieu dit la Boire-Lambault, contenant 1 87 94

8^o Et enfin une autre pièce de terre, appelée le Clos-Léger ou le Pré-Maillet, d'une contenance de.. 2 25 73

Total des contenance. 72 46 82

Les terres labourables sont de première classe.

Les prairies, situées dans la prée de la Vacherie et l'île du Siège, entre la Loire et l'ancienne route de Tours à Nantes, divisées entre les fermiers, sont aussi de qualité supérieure.

Toutes les terres, fermes et dépendances, constituant le domaine de Boumois, seront vendues en détail, de gré à gré, soit par corps de ferme, soit en subdivisant les fermes par petits lots, selon la demande des acquéreurs.

Ces derniers pourront entrer en jouissance de suite.

S'adresser pour traiter :

1^o A MM. HUGET et FOURIAU, propriétaires du domaine, et qui se trouveront au château de Boumois tous les dimanches, et à Saumur, à l'étude de M^e Chasle, notaire en cette ville, tous les samedis ;

2^o Et audit M^e CHASLE, notaire, place de la Bilange. (503)

A LOUER PRÉSENTEMENT

MAISON,

64, Rue du Portail-Louis.

S'adresser à M^{me} veuve LINACIER, rue Bodin, ou à M. LINACIER.

A LOUER

Présentement

MAISON, occupée par M. Delouche, place Saint-Michel, vue sur le Quai. S'adresser à M. CHUDEAU père. (40)

A VENDRE

OU A LOUER

Présentement

Une MAISON, à l'Angle de la rue Dacier et de la Grand'Rue.

S'adresser à M. GAURON-LAMBERT, à Saumur. (509)

Saumur, P. GODET, imprimeur.

PARFUMERIE GLYCÉRIQUE DE BRUÈRE-PERIN,

Approuvée par la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale.

VINAIGRE DE BRUÈRE-PERIN aromatique et dulcifié. Il remplace avec avantage toutes les préparations cosmétiques analogues, parce que l'action irritante et siccative que les eaux de Cologne et les vinaigres seulement aromatiques exercent sur les personnes dont la peau est irritable, se trouve neutralisée dans celui-ci, par sa combinaison avec la Glycérine, principe essentiellement adoucissant et assouplissant.

SAVON DE BRUÈRE-PERIN à la Glycérine. Ce savon pénètre et assouplit la peau, préserve les mains des crevasses et des gerçures, et facilite singulièrement le mouvement des doigts des personnes qui s'exercent sur le piano.

PÂTE DE BRUÈRE-PERIN à la Glycérine. Cette pâte onctueuse est employée pour les personnes dont la peau est délicate et susceptible. Aussi est-elle préférée aux pâtes d'amandes, parce qu'elle a sur elles l'avantage de préserver les mains des crevasses et des gerçures, tout en les blanchissant et en adoucissant la peau.

ODONTINE ET ÉLEXIR ODONTALGIQUE. Ces dentifrices sont adoptés par les hommes de l'art pour blanchir les dents sans jamais les altérer et pour fortifier les gencives. L'honorable et savant membre de l'Académie de médecine qui en est l'auteur et qui a voulu les couvrir de l'autorité de son nom, a consigné, dans l'instruction qui les accompagne, les données scientifiques d'après lesquelles il les a composés, et la cause de leur supériorité sur la plupart des dentifrices connus. — Une instruction est jointe à chaque article. — Dépôt à Paris, rue Saint-Honoré, 154 ; à Angers, chez M. PELÉ, parfumeur ; à Saumur, M. BALZEAU-PLISSON, coiffeur-parfumeur ; à Segré, M. GÉRARD, libraire. (15)